

**Fabien Beaurieux,
professeur au lycée Doisneau de Corbeil-Essonnes**

**Tocqueville, *De la démocratie en Amérique II*
Explication du chapitre VIII de la 2^o partie : « Comment les américains combattent l'individualisme par la doctrine de l'intérêt bien entendu »**

Plan du chapitre :

- §§1-2 : la naissance de la doctrine de l'intérêt bien entendu
- §§3-11 : la présence de cette doctrine en Amérique
- §§12-15 : analyse de cette doctrine
- §§16-22 : la nécessité d'adopter cette doctrine dans les temps démocratiques

La naissance de la doctrine de l'intérêt bien entendu

Le premier paragraphe évoque la morale aristocratique : une certaine conception du bien et de la vertu, liée à un certain type de société. C'est la doctrine morale dominante, qui, pourrait-on dire, correspond à l'idéologie de la classe sociale dominante : « la doctrine officielle de ce temps » est celle du « petits nombre d'individus puissants et riches » (§1).

Le devoir moral est entendu comme sacrifice, acte désintéressé, oubli de soi. C'est une morale de la gloire, si la gloire naît de l'oubli de ses intérêts vitaux. Est « glorieux » celui qui sait mettre sa vie en danger, et oublier ainsi son intérêt dans l'effectuation de son devoir. La gloire n'est que secondairement le renom qui accompagne les actions méritantes ; elle est d'abord l'éclat de ces actions mêmes. Ce ne sont pas les autres qui glorifient le héros, mais ses actions. L'oubli de soi est une forme du dépassement de soi, où l'ego se transcende en négligeant ses intérêts. On pourrait dire que la gloire est une affirmation non égoïste de soi. Car la gloire est indissociablement notion morale et religieuse. La gloire de Dieu désigne la splendeur de ses manifestations ; la gloire éternelle, c'est la béatitude des élus ; les glorieux participent de la gloire céleste. L'oubli de soi glorifie le héros en le rapprochant de Dieu. Dieu n'a pas d'ego ; oublier son ego, c'est donc agir divinement et être conduit dans la ville de gloire. Manifester Dieu dans des actes désintéressés, c'est en quelque sorte participer à la gloire de Dieu. Le devoir est bien ici une idée « sublime » : le dépassement de soi, et l'élévation jusqu'à Dieu. Cette morale du sacrifice consiste, dans une société aristocratique, à songer au corps avant de songer à soi.

Le second paragraphe retrace la naissance d'une nouvelle morale : la doctrine de l'intérêt bien entendu, lorsque la société devient démocratique. La morale démocratique est donc aussi une morale sociale. La démocratie a besoin de cette morale pour contrer les effets néfastes de l'individualisme, qui, dans sa tendance à l'égoïsme, menace la société de désagrégation (voir le chapitre II de la 2^o partie). Cette morale est nécessaire à la survie de la société. On se rappelle en effet que la société démocratique, par l'égalisation des conditions, se caractérise par l'absence de tout système organique de corps, et secrète ainsi un individualisme inquiétant, car portant les germes du despotisme, et, dans une certaine mesure aussi, d'un état de nature. La doctrine morale de la démocratie est là pour faire obstacle à la menace permanente d'un état de nature. Cette morale est plus adaptée à la nature de l'homme que la morale aristocratique, car, on le verra, elle travaille cette nature égoïste, elle l'exploite. Voilà pourquoi la morale aristocratique est davantage un discours idéologique que le moteur d'actions effectives : les hommes des sociétés aristocratiques sont moins

vertueux qu'ils ne parlent de vertu. En effet, la morale de la gloire est tellement divine qu'elle en devient humainement impraticable ; d'autre part, cette morale est élitiste : elle est réservée aux « puissants » (§1), c'est-à-dire aux élus, tant par la naissance que par Dieu ; enfin, le puissant n'en est pas moins un homme, dont la nature est fondamentalement égoïste (voir le chapitre II) : la vertu est donc rare, elle est le privilège du héros. On pourrait en fait considérer la gloire ou dépassement de soi comme une expression en réalité triomphante de l'égoïsme –il suffit de songer à la gloire du héros cornélien. D'ailleurs, le discours sur la vertu s'oppose aux actes, comme la beauté à l'utile : les « beautés de la vertu » se rapportent à son caractère désintéressé, s'il est vrai que la beauté est inutile ; l'utilité de la vertu désigne les ressorts cachés et profondément intéressés de l'action vertueuse, ressorts analysés par tous les moralistes du 17^s.

Avec l'émergence d'une société démocratique, l'égalité des conditions s'installe, et une morale d'élection ou morale héroïque de la gloire n'est plus envisageable. En même temps, l'apparition de l'individualisme rend impossible une morale de l'oubli de soi (« les moralistes s'effrayent à cette idée de sacrifice », §2). Il faut donc élaborer une morale compatible avec l'individualisme, une morale proprement démocratique, sans quoi la société court à sa perte. Il s'agit d'une morale de l'intérêt : une morale qui démontre qu'il est dans l'intérêt de l'individu de s'intéresser aux autres, à la collectivité, ou encore, que l'intérêt général est toujours aussi l'intérêt de chacun. Certes Tocqueville ne cite jamais les utilitaristes anglais, ni même Helvétius, il n'en est pas moins légitime de qualifier d'utilitariste la doctrine de l'intérêt bien entendu. Car il ne s'agit plus d'opposer l'intérêt général à l'intérêt privé, comme si la considération de celui-là devait passer par le sacrifice de celui-ci, ou comme si la considération de celui-ci devait conduire à l'indifférence à l'égard de celui-là. Une morale utilitariste comprend que dans « intérêt général », il y a bien « intérêt », et que l'intérêt est toujours aussi ce qui est utile à l'individu.

La présence de cette doctrine en Amérique (§§3-11)

Cette doctrine n'est pas proprement américaine, mais c'est en Amérique qu'elle est devenue « populaire ».

La doctrine de l'intérêt bien entendu n'est pas une invention de la société américaine. Tocqueville cite Montaigne en précurseur (*Essais*, livre II, chap.XVI : « De la gloire »). Dans ce passage des *Essais*, Montaigne cite Quintilien (*Institution oratoire*, I, 12) : « La Providence a fait aux hommes cette faveur que les choses honnêtes apportent plus de profit ». On pourrait songer aussi au chapitre I du livre III : « De l'utile et de l'honnête ». Mais on pourrait avant tout évoquer La Rochefoucauld, qui analyse les motivations intéressés des actions vertueuses : l'honnêteté ne pousse à l'action que parce qu'elle s'avère utile. Pascal, quand il évoque les hommes comme membres du Christ qui est corps, écrit : le membre « ne pourrait pas par sa nature aimer autre chose sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps, il s'aime soi-même parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui » (*Pensées*, fr. 372, éd. Lafuma). Avec la doctrine de l'intérêt bien entendu, le mobile de l'intérêt, jusqu'ici dissimulé derrière les intentions sublimes de la vertu, devient le principe reconnu de la morale.

D'un côté, la référence à Montaigne s'explique car celui-ci élabore une notion de l'honnête, indissociable de l'utile, c'est-à-dire du bonheur commun dans l'amitié et la sociabilité ; cette notion débouchera, au 17^os., sur l'idéal social de l'honnête homme. Mais d'un autre côté, l'honnêteté dont parle Tocqueville doit bien plutôt être comprise comme la moralité elle-même dans l'exercice de la

vertu –c'est le sens d' « honnête » dans les *lettres à Lucilius* par exemple. C'est bien la vertu qui doit être saisie dans son utilité ; c'est bien le sacrifice (et pas seulement l'entraide) qui doit apparaître profitable (§11). En ce sens, ce chapitre révèle davantage l'influence des moralistes français que de Montaigne, pourtant seul cité.

La doctrine de l'intérêt bien entendu est « populaire » en Amérique parce que la société y est démocratique. On ne parle pas de la beauté de la vertu, mais de son utilité. L'idée de sacrifice est interprétée : le sacrifice de soi s'effectue pour soi, ou l'égo est le bénéficiaire de son propre sacrifice. L'individu trouve son intérêt au désintérêt (« l'intérêt de chacun est d'être honnête », §6). L'intérêt est le moteur de l'acte désintéressé, parce que s'intéresser à l'Etat par exemple, c'est encore s'intéresser à soi comme membre de l'Etat (§11).

Analyse de cette doctrine (§§12-15)

Tocqueville note « l'extrême difficulté du sujet » (§12). En effet, comment articuler intérêt et désintérêt ? Comment concilier vertu et utilité ? Comment associer souci de soi et sacrifice de soi ? Comment l'égo peut-il se retrouver et jouir de lui-même dans le sacrifice de lui-même ? N'est-ce pas l'idée même de sacrifice qui n'a plus de sens ? Il est difficile de comprendre comment « l'honnête peut être utile » (§18), si l'honnête est la vertu, la force de faire son devoir dans l'oubli de soi, et si l'utile est le souci de soi, de ce qui sert l'individu.

Le paragraphe 13 lève cette difficulté. La morale utilitariste opère une transformation, une transfiguration. Elle transforme un vice en vertu : le vice démocratique de l'intérêt devient vertu démocratique de la citoyenneté. Il ne s'agit pas de lutter contre le vice, de tenter de le supprimer ; ce serait vain, puisque la société démocratique secrète nécessairement l'individualisme (§5 : « Ils ont aperçu que (...) l'homme était ramené vers lui-même par une force irrésistible, et, perdant l'espoir de l'arrêter, ils n'ont plus songé qu'à le conduire »). L'individualisme est un vice politique : l'individu se désintéresse des affaires publiques (voir le chapitre II). Ce vice politique ne doit pas être opposé à la vertu politique, mais doit y conduire, grâce à un effort de réorientation, grâce à une ruse dialectique. La vertu, c'est le vice bien compris, le vice qui s'oppose à lui-même en se comprenant lui-même, en se réfléchissant. La morale démocratique « retourne l'intérêt personnel contre lui-même et se sert, pour diriger les passions, de l'aiguillon qui les excite » (§13). Le vice devient vertu, lorsqu'il comprend que par la forme de la vertu il se satisfait lui-même. « Travailler au bonheur de tous » (§2), c'est assurer plus efficacement son propre bonheur que travailler seulement à son bonheur personnel. La doctrine de l'intérêt bien entendu, c'est la doctrine de l'intérêt qui se comprend, s'entend lui-même, et qui, pour lui-même se change en désintérêt.

Parce qu'accordée à la nature égoïste de l'homme et à son individualisme en temps démocratiques, la morale de l'intérêt bien entendu est praticable par tous. La morale n'est plus le privilège de grandes âmes élus et appelés à la gloire, dans les siècles aristocratiques. La morale est enfin celle des hommes tels qu'ils sont.

Cette morale s'oppose à la vertu au sens aristocratique (ou même au sens kantien, comme exercice de la « volonté » dans l'effectuation désintéressé du devoir -§14). Mais elle définit une vertu démocratique, qui est le vice bien compris, le vice qui s'oppose à lui-même et triomphe de cette lutte avec soi. D'où la vertu de modération, de tempérance : le vice devient vertu en se freinant lui-même. S'impose alors une règle de prudence qui réalise un juste milieu entre

l'égoïsme excessif et la gloire sublime. Vertu qui s'acquiert par l'habitude, l'exercice, l'expérience. Aristote habite les paragraphes 14 et 15.

Nécessité d'adopter cette doctrine dans les temps démocratiques (§§16-22)

Tocqueville énonce un impératif et annonce un programme d'éducation. Pour la survie de la démocratie, la doctrine de l'intérêt bien entendu doit être inculquée. Sans quoi la société démocratique est condamnée à de « honteuses misères » (§21) : il s'agit des malheurs du despotisme (qui, favorisé par l'individualisme, le favorise en retour et éteint toute forme de vertu politique), ou bien encore des malheurs d'un état de nature anarchique engendré par la délitescence de la société lorsque l'individualisme se change en égoïsme.

Tocqueville étudie l'Amérique car la démocratie a su se prémunir des dangers de l'individualisme, grâce en particulier à la morale de l'utilité. La France à ses yeux n'a pas adopté cette morale, alors que la morale aristocratique a dès longtemps sombré. La société française se trouve donc dépourvue de morale. Elle est en danger. D'où la nécessité des « lumières » : il faut éclairer l'intérêt, afin qu'il comprenne où réside vraiment l'utilité ; il faut éclairer le vice, pour qu'il se change en vertu, puisque, le mouvement démocratique étant inéluctable, il est vain de lutter contre le vice par la vertu.

Fabien Beurieux,
professeur au lycée Doisneau de Corbeil-Essonnes